

**PAYS D'ART ET D'HISTOIRE
DU PERCHE SARTHOIS**

PARCOURS DÉCOUVERTE



CONNERRÉ

**VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE**



Jardins en
bord du Dué
à Connerré.

INTRODUCTION

La commune de Connerré se trouve dans la Communauté de communes du Gesnois Bilurien et à ce titre fait partie du Pays d'art et d'histoire du Perche Sarthois. Elle compte environ 3 000 habitants pour une superficie de 16,6 km². C'est une petite ville dynamique, lieu de passage et d'étape, marquée par une forte activité industrielle, notamment agro-alimentaire. Connerré est en effet connue pour être le "berceau" des rillettes sarthoises...

Connerré et ses environs sur la carte de l'évêché du Mans par Alexis-Hubert Jaillot (1706). Source : gallica.bnf.fr/BnF



Le bourg se trouve à l'extrémité nord-est du territoire communal, à la limite des communes de Thorigné-sur-Dué, Duneau et Beillé. Il se déploie dans un vallon traversé par la rivière Dué, au niveau de sa jonction avec le ruisseau Gué-aux-Ânes. À la sortie nord du bourg, le Dué se jette dans la rivière Huisne, affluent de la Sarthe. La petite cité bénéficie d'une situation très privilégiée sur le réseau de communication sarthois. Elle se trouve en effet à équidistance du Mans et de La Ferté-Bernard, sur le principal axe routier du département, la départementale 323. Mais elle se situe aussi sur un axe secondaire reliant le nord du département (Mamers) au sud-est de celui-ci (Saint-Calais). La commune profite de la proximité de l'autoroute A11 et de la gare de Connerré-Beillé sur la ligne TER entre Paris et le grand Ouest. Relativement important, le



Vue sur les toits de Connerré.

bourg comprend un centre historique d'environ 200 m de côté, autour de l'église, délimité par le Dué et le tracé des remparts. Au-delà, les anciens faubourgs partent en étoile en suivant les chemins médiévaux. L'industrialisation de la commune aux XIX^e et XX^e siècles a considérablement impacté le visage du bourg, aujourd'hui entouré d'une couronne de lotissements et de zones d'activités en perpétuelle extension.

Plaque-boucle mérovingienne à décor d'entrelacs exhumée à Connerré au XIX^e siècle, collection musée Jean-Claude Boulard - Carré Plantagenêt (photographie Musées du Mans).



AUX ORIGINES DE CONNERRÉ

L'occupation de la vallée de l'Huisne par l'Homme remonte aux temps préhistoriques, comme l'attestent les monuments mégalithiques visibles à proximité (commune de Duneau). Le site de Connerré est en tout point favorable à l'implantation humaine, avec la confluence de plusieurs rivières et ruisseaux franchissables à gué. Dès la période gallo-romaine, Connerré devait constituer une étape sur la voie reliant Le Mans à Chartres, à l'embranchement d'une voie secondaire vers Châteaudun, à proximité de l'agglomération antique de Duneau. Quelques éléments épars ont été mis au jour à l'occasion de travaux d'urbanisme : fragments de tuiles, moellons cubiques et monnaies, datés du II^e au IV^e siècle après J.-C. L'histoire des origines de la paroisse, intimement liée aux premiers évêques du Mans, se mêle à la légende. La tradition fait de saint Julien le fondateur de l'église de Connerré dès le IV^e siècle.

Par la suite, saint Innocent y aurait eu sa résidence au VI^e siècle et saint Aldric y aurait fondé un monastère au IX^e siècle. L'existence d'une agglomération, alors nommée *Conedralium*, autour d'une première église déjà placée sous le vocable de Saint-Symphorien, apparaît véritablement dans les écrits au IX^e siècle. Connerré est alors *vicus publicus* (bourg public) et chef-lieu d'une petite circonscription nommée *condita*. Une importante nécropole d'époque mérovingienne (V^e-VIII^e siècles) s'étend sous une grande partie du bourg actuel, mise en évidence à plusieurs reprises tout au long du XIX^e siècle par les découvertes fortuites de nombreux sarcophages à l'occasion de travaux de voirie. Certaines pièces, notamment de célèbres plaques-boucles à décor d'entrelacs, sont conservées au



Plan du bourg de Connerré au XVIII^e siècle (Archives départementales de la Sarthe, C Add 94).

musée Jean-Claude Boulard - Carré Plantagenêt (musée d'archéologie et d'histoire). Par un acte fondateur des environs de 1100, un certain Avesgaud, seigneur de Connerré et vassal de Rotrou de Montfort, cède ses droits sur l'église, le

presbytère et le cimetière aux moines de l'abbaye Saint-Vincent du Mans, avant de prendre lui-même l'habit monastique. Il leur confère également "la licence de bâtir un bourg dont [ils] percevront les coutumes". Les moines font probablement reconstruire l'église et fondent un prieuré' attenant, chargé d'administrer un domaine pour le compte de l'abbaye. Du château d'Avesgaud où fut signée cette charte, en réalité une motte féodale, c'est-à-dire un tertre artificiel coiffé d'une tour en bois, il ne reste aucune trace. La théorie la plus plausible et couramment admise est qu'il devait se situer sur l'île dite de la Motte, rue des Vieux Ponts. Le fief' de Connerré sera acquis en 1407 par le roi Charles VI puis donné au chapitre' cathédral de Saint-Julien du Mans, qui le possède jusqu'à la Révolution.

Dessin du bourg en 1715 par François Legay de Préval
"L'abreuvoir de Coneray", avec la flèche de l'église avant l'incendie de 1731 (collection Musées de Laval).



La rue des Vieux Ponts.





L'enceinte de Connerré, détail du plan terrier de 1787 (Archives départementales de la Sarthe, 1 Fi 663).



Une tour vestige de l'enceinte et le clocher de l'église.



L'église et l'entrée de l'ancien cimetière dessinés en 1846 par Jorand (Gallica.bnf.fr/BnF).

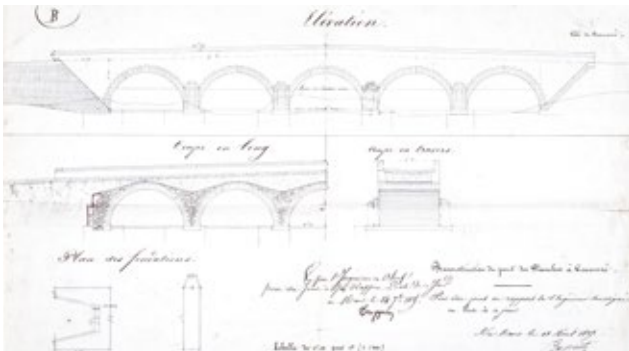
CITÉ CLOSE ET CITÉ MARCHANDE

Après l'église, les constructions les plus anciennes du bourg de Connerré sont quelques maisons du XV^e ou du XVI^e siècle (très remaniées par la suite), vraisemblablement édifiées suite aux destructions de la guerre de Cent Ans. En 1578, dans le contexte troublé des guerres de Religion (Connerré sera notamment assaillie en 1589), les habi-

tants obtiennent du roi le droit d'élever une enceinte urbaine. Probablement construite au cours des années 1580, cette modeste muraille, ponctuée de petites tours, enclot un espace réduit autour de l'église. Il s'agissait de dissuader brigands et petites troupes armées d'entrer dans la cité, où devait prospérer une bourgeoisie marchande. En effet, peu auparavant, Connerré avait

obtenu, par une charte royale de 1549 suivie de lettres de confirmation de 1556 et de 1578, l'établissement de trois foires annuelles et d'un marché hebdomadaire. Ceux-ci devaient toutefois rester assez épisodiques pendant tout l'Ancien Régime, Montfort-le-Rotrou s'imposant alors à toute la région sur le plan commercial.

Le bourg de Connerré ne reste que peu de temps confiné derrière sa muraille, construite trop tardivement pour s'avérer utile. C'est semble-t-il au XVII^e siècle que sont édifiés les premiers ponts sur le Dué et le Gué-aux-Ânes, remplaçant les anciens passages à gué. La construction du premier pont sur l'Huisne (disparu), est sans doute postérieure de quelques décennies. Connerré est un lieu de passage obligé entre Paris et Le Mans : le bourg abrite un relais de poste aux chevaux ainsi qu'un bureau de la poste aux lettres, ce qui montre bien son importance dans le réseau routier de l'époque. Si la première route royale



L'ancien pont sur l'Huisne à la sortie du bourg en direction de Tuffé, projet de restauration de 1835 non réalisé (Archives départementales de la Sarthe, 3 O 201).



La place de la République, anciennement cimetière et place du marché de Connerré.



L'intérieur d'une ancienne tannerie sur les bords du Dué.



En-tête de courrier avec une vue cavalière de l'ancienne usine de toiles métalliques Hamot, puis Gantois (collection particulière).

établie entre Paris et Nantes passe par Bonnétable, au grand préjudice de Connerré, le nouveau tracé réalisé dans les années 1780, via La Ferté-Bernard, redonne à la cité sa place de carrefour et d'étape, comme en témoigne le grand nombre d'hôtels et d'auberges que l'on y trouve à cette période.

Le 21 avril 1731, un important incendie ravage une grande partie du bourg. Les écrits de contemporains font état de la désolation dans laquelle se trouva Connerré suite à cet événement. La plupart des maisons étant sans doute

encore en pan-de-bois à cette époque, on imagine bien l'ampleur du sinistre qui détruit en grande partie l'église ainsi, semble-t-il, qu'une centaine de maisons. La reconstruction qui s'ensuit n'a laissé que peu de témoignages, les transformations du XIX^e siècle ayant de nouveau totalement modifié la physionomie du bourg.

LE XIX^e SIÈCLE OU L'ÂGE D'OR

Au XIX^e siècle, Connerré connaît un développement économique sans précédent. L'amélioration des commu-

nications y est pour beaucoup : nouveau pont sur le Dué en 1805, arrivée de la ligne de chemin de fer Paris-Brest en 1854, reconstruction du pont sur l'Huisne en 1858, création de la ligne Mamers-Saint-Calais et d'une gare en centre-bourg en 1872. La fréquentation des foires et marchés explose (au détriment de ceux de Montfort), il s'y vend notamment des centaines de porcs : ceux-ci feront plus tard la renommée de la cité avec l'essor de la production des rillettes, vers 1900. Le bourg voit l'installation de nombreuses industries qui connaissent pour certaines un grand succès : fabrication de toiles, confection de toiles métalliques, poteries, scieries, fonderies de bougies... s'ajoutent aux moulins et aux tanneries présents depuis le Moyen Âge. Une population toujours plus nombreuse s'installe à Connerré, les faubourgs se développent de manière importante, à l'image des rues Ledru-Rollin et de Belfort qui deviennent un quartier de tisserands.

Le bourg change alors totalement d'apparence. Des plans d'alignements sont réalisés pour prescrire l'élargissement

Les bords du Dué dans le bourg de Connerré.



Des maisons en bord du Dué et l'ancienne cheminée de la fabrique de toiles, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).





Une vue aérienne de Connerré aujourd'hui.

des rues et homogénéiser les façades qui sont pour la plupart reconstruites. De nouvelles rues sont créées ou percées, comme la promenade longeant la voie ferrée (aujourd'hui avenue de Verdun). La principale transformation, et sans doute la plus regrettable pour le patrimoine historique de Connerré, est l'agrandissement drastique de la place de la République en 1862-1863, devenu indispensable pour accueillir le marché : disparaissent ainsi sous la pioche

des démolisseurs un pan important de l'enceinte, les dépendances du prieuré, la chapelle Sainte-Anne et finalement la halle elle-même. L'élan économique du XIX^e siècle se poursuit au XX^e siècle, notamment avec le développement d'industries agro-alimentaires : les maisons Lhuissier et Prunier principalement, font de Connerré la capitale des rillettes sarthoises. D'importantes usines s'implantent ou poursuivent leur déve-

loppement : Gantois, Christ... Pour accueillir les nouveaux habitants, des logements de série sont tout d'abord créés sur des initiatives privées, avant que la municipalité ne décide de prendre en main la planification de l'urbanisme. En 1950, elle demande la réalisation d'un plan d'aménagement et d'extension. Le zonage du bourg et ses perspectives d'évolution sont synthétisés sur le plan sommaire d'urbanisme dressé entre 1968 et 1971. Le développement de vastes zones pavillonnaires périphériques s'accompagne de la multiplication et de la modernisation des services publics. La déviation construite en 1968, mais imaginée dès la fin du XVIII^e siècle, constitue une transformation majeure du paysage urbain. Afin de mieux découvrir Connerré et son patrimoine, il convient de quitter cet axe très fréquenté pour flâner dans ses rues et ruelles animées de nombreux commerces.

La fresque commémorant l'ancienne usine Lhuissier fondée par Albert Lhuissier, à l'origine de la saga des rillettes de Connerré (réalisation Véronique Lesage, 2007).



PARCOURS DÉCOUVERTE

Le circuit proposé, d'une longueur d'environ 3,5 km, permet de découvrir le centre historique ainsi que les faubourgs de Connerré, de part et d'autre du Dué. Depuis l'église d'origine romane jusqu'aux bains-douches des années 1950, en passant par les vestiges de l'enceinte du XVI^e siècle ou les tanneries du XIX^e siècle, il dévoile de nombreux aspects de l'histoire du bourg.

Extrait du plan terrier du bourg de Connerré de 1787 (Archives départementales de la Sarthe, 1 FI 663).





Le marché du mercredi matin sur la place de la République.

1 PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

Se représenter la place du marché de Connerré telle qu'elle existait avant les transformations radicales du XIX^e siècle nécessite une certaine imagination. Elle était alors beaucoup moins étendue : les bâtiments du prieuré, le cimetière et la chapelle Sainte-Anne en occupaient la majeure partie, si bien que la place elle-même ne se résumait qu'à une section de la rue Haute (actuelle rue Michel Beaufils) où celle-ci se trouvait élargie. Une petite halle occupait cette place, qui était le siège des foires et marchés de Connerré établis au XVI^e siècle. Il est dit en 1801 que le marché de Connerré est de peu d'importance et ne concerne que les habitants du lieu. Toutefois, grâce à l'aménagement de la route royale, c'est véritablement au cours du XIX^e siècle que la cité devient le siège de foires et

marchés très fréquentés, qui assurent la prospérité de la commune. L'histoire de la place et son évolution sont intimement liés au développement des foires et marchés de Connerré qui ont entraîné d'importantes modifications et agrandissements successifs.

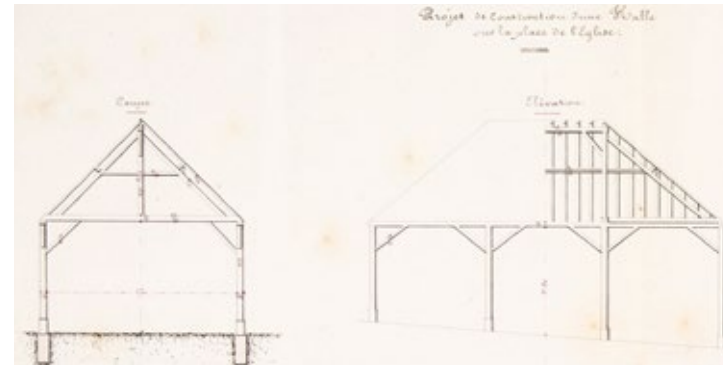
Le marché dans les années 1900, carte postale ancienne (collection particulière).



L'ancien cimetière est le premier élément à disparaître pour permettre d'agrandir la place. Au début des années 1830, sa suppression est demandée par les riverains pour des raisons d'hygiène et de salubrité mais aussi car il est saturé de sépultures. Aux dires du maire de l'époque, il y règne un tel désordre dans la disposition des tombes qu'il arrive souvent au fossoyeur de se tromper et de retirer des cadavres récemment inhumés pour creuser de nouvelles fosses. Une enquête est prescrite en 1831 par le préfet et un terrain de 35 ares est acquis par la municipalité à la sortie du bourg, route de Paris, pour la création d'un nouveau cimetière ouvert l'année suivante.



Le plan d'alignement de la place et de percement d'une rue en 1861, avec en jaune les constructions à démolir (Archives départementales de la Sarthe, 3 O 753).



Les plans pour la construction d'une nouvelle halle, 1850 (Archives départementales de la Sarthe, 2 O 90/7).

Une chapelle cimetériale, dont les origines sont obscures, occupait également la place au moins dès le XVII^e siècle. Plusieurs testaments conservés font état de donations et de rentes concédées au chapelain de Sainte-Anne pour dire des "messes basses" pour le salut des âmes des défunts. Les archives précisent qu'elle se trouvait vraisemblablement accolée à l'ancienne prison de Connerré. Très endommagée suite au violent incendie du bourg de 1731, la chapelle est désaffectée et devient une simple grange louée par la fabrique. Elle est vendue comme bien national en décembre 1792. Il est un temps envisagé de la racheter pour en faire une halle au blé, mais c'est finalement pour la démolir que la commune l'acquiert en 1854. À partir des années 1860, l'importance croissante du marché et des foires de Connerré nécessite un nouvel agrandissement drastique de la place : en 1862-1863, après avoir obtenu un

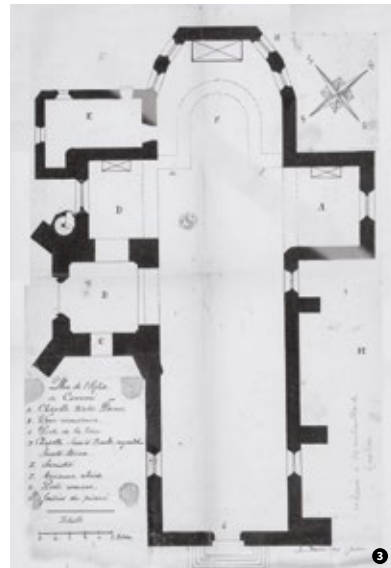
décret impérial d'utilité publique, la municipalité achète une grande partie de l'ancien prieuré et des fortifications qu'elle fait démolir. Elle fait également prolonger la rue de Paris jusqu'à la place. En 1891, on se résout à démolir

la halle, jugée inutile et nuisible à la circulation, la place étant encombrée "même dans les marchés les moins forts". Reconstruite en 1852 par l'architecte Nourry-Blotin, c'était un édifice de 14 m sur 8 m, comprenant une pièce pour le corps de garde qui servit quelques temps de mairie.

La place est bordée de maisons abritant ou ayant abrité des commerces au rez-de-chaussée. Les façades ont été profondément transformées à la période contemporaine. Seule celle du n°4 semble antérieure au XIX^e siècle : il pourrait s'agir, selon toute vraisemblance, d'une maison reconstruite après l'incendie de 1731. Certaines maisons, à l'ouest, ont été édifiées *ex-nihilo* dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, comme les n°12 et 14, datés de 1886-1887 d'après les matrices cadastrales. Parmi les constructions de la place, l'ancienne fabrique de poteries Guilmet (n°7) se distingue par sa taille et ses décors.

Vue aérienne de la place et de l'église dans les années 1980 (Archives municipales de Connerré).





Le portail roman donnant sur la place 1. L'église Saint-Symphorien et la maison du prieuré 2. Plan de l'église dessiné en 1895 (Archives départementales de la Sarthe, 18 J 573) 3.

2 ÉGLISE SAINT-SYPHORIEN

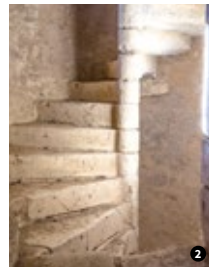
Selon la tradition, l'église de Connerré aurait été fondée par l'évêque du Mans saint Julien. Un lieu de culte existait très certainement à l'époque mérovingienne, autour duquel s'étendait une vaste nécropole dont de nombreux sarcophages ont été mis au jour lors de travaux au XIX^e siècle et dans la 1^{ère} moitié du XX^e siècle. L'église est mentionnée pour la première fois au IX^e siècle, sous l'épiscopat de saint Aldric, lequel aurait fondé un monastère à Connerré. En l'an 1100, Avesgaud, fils de Foucaud et seigneur de Connerré, abandonne à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans ses droits sur l'église qui possédait alors deux vocables, Saint-Symphorien et Sainte-Marie (mais il ne devait probablement pas s'agir de deux églises, comme cela a été souvent interprété). La partie basse de la façade principale, avec son appareil de petites dimensions et son portail en plein cintre, accuse encore le style roman^{*} du XI^e ou

du XII^e siècle, de même que les bases des murs de la nef. On trouve également, sur le mur nord de la nef, les traces d'une baie ancienne aujourd'hui murée. Les moines de Saint-Vincent fondent un prieuré^{*} attenant à l'église, dont il ne reste plus rien, si ce n'est peut-être les fondations de la grande maison à droite du portail.

Le chevet à cinq pans de l'église.



La construction de la tour-clocher gothique^{*} commence avant 1510, comme l'indique l'inscription funéraire sur le tympan de la porte gothique, aujourd'hui condamnée. Elle est achevée en 1546, selon une autre date portée sur l'un des quatre pignons du sommet. L'église étant trop petite, deux chapelles dédiées à sainte Barbe (actuellement sainte Anne) et à la Vierge sont édifiées dans le 1^{er} quart du XVI^e siècle, sur des terrains concédés par les moines du prieuré^{*} aux paroissiens. La première chapelle aurait été construite avant 1521, tandis qu'une dédicace de 1524 visible dans l'église rappelle la construction de la chapelle de la Vierge, à droite de la nef.



Détail d'une baie romane murée du mur nord de la nef 1. L'escalier à vis dans la tourelle du clocher 2. Une gargouille et la date 1898 correspondant à la réfection des parties hautes du clocher 3. La tour-clocher 4.



L'agrandissement du chœur et la création d'une abside^{*} à pans coupés font suite à une nouvelle requête présentée par les paroissiens aux religieux de Saint-Vincent en 1643. Les moines y répondent favorablement, mais l'opposition du notaire Jacques Touchard au projet entraîne un procès qui repousse la réalisation des travaux à 1646. Deux dessins de Legay de 1715, sans doute quelque peu idéalisés, montrent le clocher avec une haute flèche aujourd'hui disparue. En effet, le grand incendie du bourg de Connerré en 1731, ravage le prieuré^{*} et l'église. Grâce aux dons des paroissiens et des chanoines de Saint-Julien du Mans, une des chapelles de l'église est reconstruite et accueille de nouveau le culte à partir de 1733. En 1749, les bois nécessaires à la reconstruction de la charpente sont achetés au marquis de Thorigné et abattus par les paroissiens. Les tuiles sont acquises auprès des fourneaux de Coudrecieux, des Loges et de Lavaré. L'église est ainsi remise en état de septembre 1751 à décembre 1752 et la première messe est célébrée le 31 décembre

1752. La sacristie est reconstruite en 1779, comme l'indique la date portée sur le pignon.

En 1854, à la suite de la suppression de l'ancien cimetière et du nivellement de la place (le sol a été abaissé jusqu'à 1,60 m), il est décidé d'aménager un nouveau portail à l'église, mieux visible, dont l'emplacement et la forme seraient "plus en rapport avec la majesté de l'édifice". L'architecte Bouchet du Mans et l'entrepreneur Lechable de Connerré sont donc char-

gés de réaliser une grande porte de style néogothique^{*} à la base du clocher et un imposant escalier d'accès. Le délabrement du clocher nécessite plusieurs campagnes de réfection et

L'intérieur de l'église.



Un des trois retables du XVIII^e siècle.



de consolidation, en 1865 puis en 1898 (date visible au sommet). Les pinacles et les gargouilles, réduits à l'état de moignons, sont entièrement refaits. À cette occasion, deux nouvelles cloches réalisées par les ateliers Bollée du Mans sont installées, Symphorienne-Elizabeth et Marie-Josèphe. Les années 1880 voient également l'embellissement intérieur de l'église, à l'initiative du curé de la paroisse Gustave-Marie Nail : réalisation d'un nouveau lambris peint, pose de vitraux réalisés par la maison Fialeix de Mayet en 1882 (seules subsistent la verrière de l'Annonciation et celle de la Vierge), achat d'un nouveau mobilier, peintures ornementales. L'orgue polyphone Louis Debierre date de 1887 et a été restauré en 1998. En août 1944, un

La verrière du martyr de saint Symphorien.



La maison de l'ancienne poterie Guilmet donnant sur la place.

bombardement souffle les vitraux : l'un d'eux porte la mention "restauration après-guerre 1954". Un autre, mettant en parallèle le martyr de saint Symphorien et les soldats au front pendant la guerre, a été réalisé par Maurice Bordereau d'Angers en 1949. L'église ne bénéficie pas de protection au titre des Monuments Historiques, mais de nombreux éléments de son mobilier sont protégés : l'épithaphe (inscription funéraire) du curé Gervaise Mailloche de 1503 est classée (1905) ; sont inscrits la statuaire des retables (1975), les stalles (sièges du chœur réservés au clergé), le banc seigneurial et le banc-coffre de la fabrique (1984) ainsi que la grille de communion (1987), l'ensemble datant du XVIII^e siècle. Dans les années 1990, l'église est l'objet d'une restauration intérieure et extérieure complète.

3 POTERIE GUILMET

Au milieu du XIX^e siècle, la propriété, actuellement n°7 place de la République, appartient aux Guilmet, semble-t-il marchands de vaisselle depuis 1802 avant de devenir également fabricants. En 1853, René Guilmet obtient l'autorisation d'exhausser sa maison d'un étage et de changer les ouvertures. Les matrices cadastrales indiquent que la maison a été de nouveau modifiée en 1877 par René-Pierre Guilmet fils. En 1891, Félix-Casimir Guilmet est autorisé à exhausser la maison à nouveau. L'édifice a donc été construit en plusieurs étapes, devenant la maison la plus haute de Connerré, mais les façades ont vraisemblablement été harmonisées dans les années 1890. L'entreprise est alors à son apogée : Félix Guilmet (maire de Connerré de 1879 à 1893) complète son affaire en



Détail du balcon de la maison Guilmet ❶.
La cour postérieure de l'ancienne usine Guilmet ❷.

1907 par le rachat des deux poteries de Denis-Auguste Henry. L'entreprise se transmet de père en fils : à Félix succéderont Gustave (également maire de 1920 à 1925), puis la veuve de celui-ci, puis Pierre. L'usine compte jusqu'à 25 employés. La production s'arrête pendant la guerre 1939-1945, puis définitivement dans les années 1950, probablement en 1958 si l'on en croit la date portée sur la façade. Le magasin de vaisselle perdure jusque dans les années 1990. Contrairement au logement aux décors délibérément ostentatoires, notamment la travée centrale avec son balcon et son fronton, les bâtiments d'usine visibles à l'arrière sont plus sobres et simplement animés par l'alternance de la brique et de la pierre de taille aux baies et aux angles.



L'ancienne porte de ville dite du prieuré dessinée par Théodore Coudray vers 1850 (Illustration tirée de Bouton André, "Les voies antiques, les grands chemins médiévaux et les routes royales du Haut-Maine". Le Mans : impr. Vilaire, 1947).

4 ENCEINTE URBAINE

Visible derrière l'église, une modeste tour, autrefois dite de la Gaillarderise, est l'un des rares vestiges de l'ancienne enceinte du bourg de Connerré, édifée tardivement à la fin du XVI^e siècle. Une charte du roi Henri III de 1578 et une lettre de surannation de 1582 autorisent la construction de murailles autour du bourg, afin de prémunir ses "bons et notables bourgeois" des pillages des "avantcoureurs, vagabondz et aultres gens vivant à discrétion contre toute raison et équité", a fortiori en cette période de troubles que constituent les guerres de Religion. À ce titre, le roi autorise de "faire clorre lesdit bourg de Connerray de murailles, tours, portes, poternes, pontz-levyz, fossez et aultres choses nécessaires à clostures, fortifications de ville, et pour ce faire, imposer et lever sur eulx telle

somme de deniers qu'il nous plairois ordonné". Ce sont donc les habitants de Connerré qui financent l'édification de l'enceinte. La date d'achèvement de la construction reste toutefois incertaine. Par une série de contrats passés entre 1627 et 1636, la communauté des habitants de l'enclos de Connerré baille à des particuliers, à rente annuelle et perpétuelle, trois des quatre portes (la quatrième relevant du prieuré) et une des tours de l'enceinte. L'un de ces actes, le bail de la porte des Vieux ponts passé en 1632, a été conservé : il stipule que les locataires, marchands de leur état, sont autorisés à construire un hébergement et une boutique sur la porte de ville, à charge pour eux de laisser le passage libre au public, d'assurer l'entretien des tours et de veiller à ce qu'elles soient opérationnelles en temps de guerre ou de troubles. Ce



Une portion du mur d'enceinte longeant le Dué.



Une portion du mur d'enceinte et une tour dans le jardin de l'école privée Sainte-Anne.

document semble indiquer qu'à peine édifié, il s'agissait de rentabiliser la construction de l'enceinte. Les faibles dimensions des courtines* et des tours conservées, en hauteur et en épaisseur, révèlent leur fragilité et indiquent que les murs de Connerré furent bien élevés pour se protéger du brigandage voire de petites bandes armées, et non d'un siège. Gabriel Fleury écrira à ce sujet que "Connerré est plus tôt ville fermée que ville fortifiée". Par ailleurs, sa fonction symbolique n'est pas négligeable,

soulignant l'importance de la petite cité qui se donne alors le statut de "ville" ou "villotte". À la fin du XVIII^e siècle, bien qu'obsolète et inutile, la fortification est encore bien en place. Seules les trois principales portes ont été amputées de tours pour faciliter la circulation dans le bourg,

notamment avec la création de la nouvelle route royale à partir de 1782. Néanmoins, on relève des indices de privatisation de certains éléments : le précieux plan terrier* de 1787 indique que des habitants se sont appropriés des portions des anciens murs, fossés ou douves et il fait état d'une maison

Le tracé de l'enceinte de Connerré (dessin V. Desvigne, Région des Pays de la Loire).



Une des trois tours conservées de l'ancienne enceinte, dite tour de la Gaillarderie.



"construite dans une des tourettes du mur de ville". Cette pratique est également attestée par un contrat de vente de 1775 ayant pour objet "une maison nommée la porte de ville", côté faubourg de Couasnon. En 1792, la commune fait concession de la tour de la Gaillarderie à un certain Louis Ferrand dit Bourgogne, qui y installe son logement. En 1809, la municipalité cite le sieur Ferrand devant la justice de paix du canton, au motif qu'il a aménagé les abords de la tour, empiétant sur la voie publique et faisant des brèches dans l'enceinte sans autorisation. En ce début du XIX^e siècle, la commune voit encore un intérêt à conserver la fortification intacte, pour contrôler les allées et venues dans le bourg. Néanmoins, l'appropriation de l'enceinte par les riverains se poursuit au cours du XIX^e siècle. Sur le cadastre napoléonien de 1836, on constate qu'il ne subsiste qu'une demi-douzaine de tours, lesquelles sont progressivement aliénées et démolies. Un vaste pan de mur jusqu'ici intact disparaît avec la destruction du prieuré* attenant en 1862-1863. Il ne subsiste aujourd'hui que trois tours sur dix-sept, et quelques fragments de courtine*. Les quatre portes, dites du Lion, du Sauvage, des Vieux Ponts et du Prieuré, n'ont laissé aucune trace. Néanmoins, le tracé de l'enceinte est encore en partie lisible dans le parcellaire du bourg, notamment dans la courbure caractéristique de la rue Marceau.



La gare de Connerré-ville photographiée avant sa démolition, vers 1980 (Archives municipales de Connerré).

5 VOIE FERRÉE

Alors que Connerré est déjà desservie par la gare de Connerré-Beillé sur la ligne Paris-Brest dès 1854, une nouvelle ligne reliant Mamers à Saint-Calais et passant au cœur du bourg est ouverte en 1872-1873. Une nouvelle gare est ainsi construite près de l'église, en 1872, sur le même modèle que les autres de la ligne. Son implantation, au sud-ouest du centre-bourg, doit être prétexte à la

création d'un boulevard arboré, l'actuelle avenue de Verdun. En 1870, des habitants demandent par une pétition la construction de la gare dans la perspective de la place de la République, avant de finalement se ranger au projet initial dans une seconde pétition : en effet, la nouvelle avenue "rendrait plus facile les arrivages des marchandises et des voyageurs venant par les routes du Breil et de Thorigné". À partir de 1900, la gare est également desservie

La stèle commémorative élevée à l'emplacement de la gare ❶.
Le pont de la route départementale enjambant le tracé de l'ancienne voie ferrée ❷.





Vue aérienne de l'usine Gantois, vers 1980 (Archives municipales de Connerré) ❶. Les ateliers de l'usine, photographie du milieu du XX^e siècle (collection particulière) ❷. Aujourd'hui, l'usine Prunier ❸.



par la ligne Connerré-Châteaudun via Courtalain. Connerré se trouve ainsi au centre du réseau ferroviaire du nord-est de la Sarthe.

Toutefois, avec la concurrence de l'automobile, le trafic diminue considérablement et, à partir de 1965, les lignes Mamers-Saint-Calais et Connerré-Courtalain sont fermées aux voyageurs, le train ne transportant plus que des marchandises. Pendant quelques années, la gare désaffectée est utilisée par une coopérative agricole. Les deux lignes sont finalement fermées le 31 décembre 1977. Un tronçon du Mamers-Saint-Calais est partiellement remis en service pour le train touristique de l'association Transvap, entre Connerré-Beillé et

Bonnétable. Devenue inutile, la gare de Connerré-bourg, flanquée d'une halle à marchandises en bois, est démolie et remplacée par un complexe sportif et une salle polyvalente construits dans les années 1980-1990. Un monument commémoratif rappelle aujourd'hui le passage de l'ancienne voie de chemin de fer. Une courte portion de celle-ci, réhabilitée en chemin piétonnier, offre la possibilité de contourner l'avenue de Verdun.

❸ USINE GANTOIS

Les origines de cette manufacture connerréenne de toiles métalliques (actuellement 25, rue de la Jatterie), nommée Bienvenu, puis Hechinger, puis Pelletier, puis Hamot, puis

Beucher et enfin Gantois, remontent à 1849, mais la production se trouvait à l'origine en plein centre-bourg, rue Faidherbe. C'est probablement vers 1910 qu'on fit construire de nouveaux bâtiments situés rue de la Jatterie, inaugurant avant l'heure la future zone industrielle de la Herse, déployée dans les années 1960. Le logement patronal et les bâtiments en moellons enduits à gauche et à droite de la cour sont datables du 1^{er} quart du XX^e siècle. Ils sont visibles sur des photographies du début du XX^e siècle, ainsi qu'un très grand bâtiment fermant le fond de la cour, aujourd'hui remplacé par les constructions en tôle. Ce bâtiment, où se trouvaient les ateliers de tissage, se présentait comme une vaste nef avec

deux bas-côtés en appentis. Il possédait une façade à trois travées où se trouvait l'enseigne de l'usine peinte. Il se prolongeait par une série de sheds : le tout a aujourd'hui disparu. Par manque de rentabilité, l'entreprise Gantois ferme ses portes en 1965, sonnant le glas de la fabrication de toiles métalliques à Connerré. En 1972, les bâtiments sont réinvestis par l'entreprise de charcuterie industrielle Prunier. Les activités de cette usine, alors située près de l'église en plein centre-bourg, sont peu à peu transférées dans les nouveaux locaux, entraînant d'importants agrandissements à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle.

❹ AVENUE DE VERDUN

L'implantation de la ligne Mamers-Saint-Calais inaugure le développement du bourg de Connerré vers le sud. Un nouveau boulevard est tracé pour desservir la gare : c'est aujourd'hui l'avenue de Verdun. Plus qu'une nouvelle rue, il est conçu dans l'esprit des promenades du XIX^e siècle, pour aérer l'agglomération, offrir un lieu de déambulation aux Connerréens et donner une image attractive de la cité vue depuis le train. Doté d'un plan d'alignement dès 1877, il est prolongé jusqu'au chemin du Breil vers 1895.



L'avenue de Verdun.

L'avenue de Verdun, large et rectiligne, voit cohabiter des maisons modestes d'ouvriers, généralement en rez-de-chaussée, ainsi que des maisons bourgeoises cossues dans le goût de la Belle Époque. Les plus beaux exemples se trouvent à proximité de l'ancienne voie ferrée, la façade permettant de se montrer aux passants sur le boulevard et le jardin de bénéficier du spectacle du passage du train, symbole de modernité.

L'architecture de ces maisons est particulièrement riche et mérite que l'on s'y attarde, avec des décors sculptés, de la ferronnerie voire de la céramique, des jeux de contrastes entre la brique et la pierre de taille, des toits plus ou moins complexes. On notera par exemple les lucarnes et les ornements du faîtage du n°5 (1896), les ferronneries Art Nouveau du n°8, ou l'inspiration villégiature des lambrequins du n°16.

L'avenue de Verdun, anciennement boulevard Marceau, carte postale du milieu du XX^e siècle (collection particulière).



Détail de décors en céramique d'une maison de l'avenue.





Le faubourg de Couasnon au début du XX^e siècle, carte postale ancienne (collection particulière).



Les maisons de la rue de Belfort.

8 FAUBOURG DE COUASNON

Les origines du nom du faubourg, Couasnon, demeurent obscures, de même que le nom de la porte de ville au débouché de laquelle il s'est constitué : la porte du Sauvage. Pour cette dernière, il pourrait vraisemblablement s'agir d'une référence à un arbre, le merisier, ou à une auberge portant ce nom. Le faubourg de Couasnon s'est développé, en direction de Thorigné-sur-Dué et le Breil-sur-Mérize, sur un chemin médiéval reliant Bonnétable à Bouloire. Si on ne peut parler véritablement de faubourg avant l'édification de la muraille de Connerré, à la toute fin du XVI^e siècle, quelques maisons encore debout, mais fortement remaniées, sont antérieures (fin XV^e - début XVI^e siècle).

Toutefois, ce sont les longs alignements de maisons de tisserands qui caractérisent principalement ce faubourg. Celles de la rue Ledru-Rollin,

en direction du Breil-sur-Mérize, ont été pour l'essentiel construites entre la réalisation du plan terrier⁷ de 1787 et du plan napoléonien de 1836. L'homogénéité des parcelles et des maisons, très perceptible dans cette rue, confirme qu'elle fut lotie dans un laps de temps très court, peut-être d'une seule initiative. Il est permis d'imaginer que ce quartier se

soit développé sous l'influence de la famille Cohin, négociants en toiles originaires de Thorigné, pour qui travaillaient alors plus de 5 000 tisserands et fileuses, à domicile ou au sein de l'usine du Breil-sur-Mérize. En 1848, Armand Cohin écrit ainsi qu'à Connerré travaillent pour lui 110 tisserands. L'urbanisation de la rue de Belfort, avec de nombreuses maisons de même

Une cave de tisserand, sous une maison de la rue Ledru-Rollin.



Les maisons de tisserands de la rue Ledru-Rollin sur le plan cadastral napoléonien de 1836 (Archives départementales de la Sarthe, PC\091).



gabarit, s'opère dans un second temps, principalement dans la 2^e moitié du XIX^e siècle. Au n°1 rue Ledru-Rollin, la maison de maître qui se distingue nettement du reste du bâti (construite en 1871 pour Félix Oudineau, d'après les matrices cadastrales) fut peut-être celle d'un autre négociant.

Le faubourg de Couasnon est donc un quartier profondément artisanal, principalement habité par des tisserands de chanvre dont les petites maisons se signalent par une cave où se trouvait le métier à tisser, surmontée d'un rez-de-chaussée surélevé habitable. En retrait des axes principaux, où se trouvent la majorité des équipements et commerces, Couasnon stigmatise une population défavorisée de Connerré, les tisserands aux conditions de travail très difficiles et aux revenus médiocres, en quelque sorte tenus à l'écart du reste du bourg. Pendant longtemps, le faubourg de Couasnon s'attache une réputation de "quartier déshérité" de Connerré.

9 ÉCOLES DE FILLES

La rue Michel Beaufils est bordée par les anciennes écoles privée et publique de filles de Connerré. L'école libre de filles Sainte-Anne, au n°31, érigée près de l'enceinte dont le jardin conserve un beau vestige, occupe l'emplacement de la maison du sieur Gervaiseau, curé de Connerré dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle. Seules pourraient en subsister

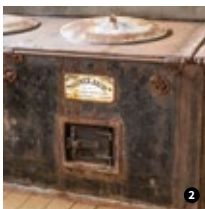


La cloche de l'ancien collège de filles, XVIII^e siècle ❶. L'école privée Sainte-Anne ❷. Le bâtiment des classes de l'école publique de filles ❸.



les caves voûtées, dont les portes en arc segmentaire⁸ accusent le XVIII^e siècle. L'école est fondée en 1883 par les sœurs de la Charité d'Évron, alors chassées de l'école publique au profit d'institutrices laïques. Le propriétaire de la maison, M. Bigot, y réalise d'importants travaux et fait construire des salles de classe. L'année suivante, la supérieure Marie Rouyer obtient l'autorisation d'annexer un pensionnat de douze élèves à l'école. Un "ouvroir" (atelier pour filles) est construit en 1888. L'école, cédée à l'Enseignement catholique de la Sarthe, devient mixte vers le milieu du XX^e siècle. Un peu plus loin sur la gauche, l'école publique de filles (actuellement école Jules Ferry) occupe l'emplacement d'un ancien collège de filles. Par un

acte de 1730, une certaine demoiselle Agnès Fillette avait fait donation d'une maison située rue Haute (où l'enseignement était déjà donné aux filles depuis cinq ans) à une certaine Jeanne Roze, désignée par elle et le curé pour éduquer les filles, porter secours aux pauvres et visiter les malades. L'institution est ensuite confiée aux sœurs de la Charité d'Évron, vers les années 1780. Il ne reste aujourd'hui de l'ancien collège aucun vestige si ce n'est, sans doute, la cloche du XVIII^e siècle au nom du curé Gervaiseau. Supprimé à la Révolution, l'établissement est remanié à plusieurs reprises, nécessitant de constants agrandissements. La construction des bâtiments actuels (comprenant trois classes et une école maternelle dans le même



L'ancienne usine Prunier depuis la cour de l'école publique ❶. Une des marmites à rillettes estampillées Gasnier et Bruni (Paris), fours et fourneaux brevetés pour la confection de charcuteries ❷. Outils pendus au mur dans la cour de l'usine ❸. Un détail de l'ancienne boutique rue Michel Beaufils ❹. La boutique rue Michel Beaufils, photographie du milieu du XX^e siècle (collection Prunier) ❺.

ensemble) est lancée en 1885 et confiée à l'architecte Marcel Poivet et aux entrepreneurs Fonteix frères. Il faut ensuite attendre 1957 pour que la commune lance la construction d'une école maternelle distincte. Les bâtiments des classes (en rez-de-chaussée) et les logements d'institutrices (à étage), sont accessibles depuis la rue Michel Beaufils par un portillon en pierre de taille, avec l'inscription "RF ECOLE COMMUNALE".

❶ USINE PRUNIER

C'est en 1931 que Maurice Prunier reprend la charcuterie de détail Renard, située rue Michel Beaufils. Il est le neveu d'Albert Lhuissier, l'homme à l'origine de la renommée des rillettes de Connerré, lequel possède alors une charcuterie au carrefour des rues

de Paris et Faidherbe et une usine d'expédition en haut de la place de la République (détruite). Maurice Prunier a travaillé chez son oncle dès l'âge de 11 ans, avant de reprendre une charcuterie à Saint-Calais en 1927 pour ensuite revenir à Connerré en 1931. Devenue héritière du savoir-faire

Lhuissier, la famille Prunier développe une affaire florissante qui connaît un grand succès et exporte dans toute la France. En 1948 est créée la société Prunier, entre Maurice et ses deux fils, Maurice et Albert. Très vite, la petite charcuterie devient insuffisante : on procède alors au

La cour de l'usine ❶. La façade en béton sur la rue Michel Beaufils ❷.



rachat des maisons et commerces voisins pour s'agrandir. En 1962, Maurice Prunier fait construire un grand bâtiment en béton à trois niveaux avec notamment une vaste salle de cuisson pour les rillettes, comprenant 22 marmites de 100 kg chacune, encore en partie en place. En plus des ateliers de fabrication, l'usine comprend un quai de réception, un abattoir, des chambres froides, un atelier d'expédition, un monte-charge, un vestiaire avec douche, des bureaux pour l'administration... Dans cet établissement industriel en plein centre-bourg, on compte environ 150 employés avant son transfert dans l'ancienne usine Gantois, à partir de 1972. L'usine actuelle, aujourd'hui entre les mains de la quatrième génération Prunier, est un grand pourvoyeur d'emploi pour Connerré et sa région. L'ancienne usine, dont il fut un temps envisagé de faire un musée, accueille ponctuellement des manifestations internes à l'entreprise.

❶ VIEUX PONTS

Sortant du bourg intra-muros pour gagner le faubourg du Groseillier, la rue des Vieux Ponts traverse l'île de la Motte, emplacement supposé de l'ancien château. Elle compte trois ponts construits en moellons, enjambant le Gué-aux-Ânes et le Dué. Du cœur du bourg vers l'extérieur, le premier compte une arche, le second trois et le troisième deux. Les piles sont en forme



L'un des trois vieux ponts.

d'éperon du côté face au courant. Ils passent généralement pour avoir été édifiés en même temps que les remparts, c'est-à-dire dans les dernières années du XVI^e siècle. Un document de 1632, au sujet de la porte des Vieux ponts (qui ne portait pas encore ce nom) suggère toutefois le rajeunissement de leur construction de quelques décennies, puisqu'il ne fait référence à aucun pont mais mentionne un gué.

❷ USINE ÉLECTRIQUE

Enjambant le Dué au 23 rue des Vieux Ponts, le bâtiment se caractérise par ses décors en briques, solin, bandeau, chaînages d'angles et encadrements harpés d'ouvertures en arc segmentaire, qui donnent du relief aux façades. De l'ancien moulin Haut (ou Grand moulin), il ne reste probablement plus rien. Le cartulaire (recueil de chartes) de l'abbaye Saint-Vincent du

L'ancien moulin Haut dessiné par François Legay de Prélaval en 1715, "Les deux moulins et le pont de Coneray", (collection Musées de Laval).



Mans signale déjà, lors de la donation par Avesgaud de Connerré de l'église paroissiale en 1100, la présence de moulins et concède aux moines la permission d'en construire un autre. S'ils ne sont cités que dès le début du XVII^e siècle, les moulins Haut et Bas, qui appartenaient à cette époque au chapitre cathédral du Mans, sont donc probablement bien antérieurs. En 1608, il est question, dans les registres du chapitre, de transformer le moulin à tan d'en Haut en moulin à blé.

En 1865, Zacharie Vollet, propriétaire d'une petite blanchisserie de fil au chlorure, transforme le moulin en filature de lin et de chanvre et fabrique de toiles. Suite à un incendie qui détruit totalement la fabrique dans la nuit du 7 au 8 mai 1873, la préfecture autorise Louis Vollet à la reconstruire sur ses

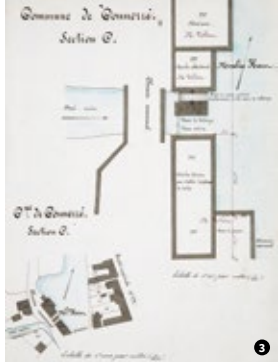


L'ancienne usine électrique, état en 2018.

fondations en l'agrandissant. D'après le carnet des patentes industrielles, l'usine compte alors 30 métiers pour le tissage du chanvre, roues et engrenages du moulin, machine à vapeur, pareuse, cannetière, ourdissoir et bobinoir, ainsi qu'une maison d'habita-

tion de quatre chambres. L'entreprise compte une cinquantaine de salariés. En 1893, Desnos, Béalet et Linais, successeurs des Vollet à la tête de l'usine, obtiennent l'autorisation d'adosser un bâtiment à l'usine, sur le Dué, pour y installer un moteur électrique. Une

L'intérieur du bâtiment, état en 2018 ❶. Une des baies donnant sur la rue des Vieux Ponts ❷. Le plan de l'usine en 1865 (Archives départementales de la Sarthe, 7 S 153) ❸.



Le carrefour du Groseillier au début du XX^e siècle et l'ancienne tour de séchage des tuyaux des sapeurs-pompiers, carte postale ancienne (collection particulière) ❶. Le faubourg du Groseillier sur le plan terrier de 1787 (Archives départementales de la Sarthe, 1 Fi 663) ❷. Une vue du faubourg ❸.



haute cheminée cylindrique en brique est visible sur des cartes postales anciennes.

C'est probablement en 1898 que la fabrique est convertie en usine de production d'électricité, permettant au bourg de Connerré de bénéficier d'un éclairage électrique public particulièrement précoce. À cette occasion, le bâtiment pourrait avoir été en grande partie reconstruit ou remanié puisque le décor de briques des façades invite à une datation de la fin du XIX^e siècle ou du début du XX^e siècle. D'après une carte postale ancienne, la toiture consistait alors en trois toits à longs pans parallèles. La concession s'étend du bourg aux écarts puis aux communes environnantes, jusqu'aux années 1930 où l'usine devient obso- lète. Le bâtiment sert également de savonnerie, la centrale fournissant

l'énergie électrique et la vapeur néces- saire à la fabrication du savon : on lit encore (difficilement) sur la façade "Accumulateurs – Les spécialités Dlaw – Savon (?)". Par la suite, il est uti- lisé comme atelier par la scierie Launay voisine (grand bâtiment en parpaings avec couverture cintrée), puis comme laverie et entrepôt par l'usine Prunier. Remanié en 2020, il est pourvu d'un nouvelle toiture et la cheminée de l'ancien transformateur électrique est supprimée.

13 FAUBOURG DU GROSEILLIER

Le Groseillier (orthographe variable sur les plans anciens) est probable- ment, d'après le terrier de 1787, l'an- cien nom d'une auberge extra-muros de Connerré. L'occupation des bords du Dué à cet emplacement est bien antérieure à l'enceinte du bourg mais

encore très peu documentée. Roger Verdier, dans ses écrits, ne doute pas de l'ancienneté du site, puisqu'il évoque des découvertes de tombes romaines dans ce secteur, qui selon lui pourrait être le "premier" Connerré. Toutefois, ces hypothèses ne sont pas vérifiables sans fouilles archéologiques. Quoiqu'il en soit, plusieurs maisons du XVI^e siècle, dont la "Grand Maison" située cour des Victoires, prouvent l'ancienneté du quartier, bordant une modeste rue qui n'est autre que le chemin médiéval du Mans à Chartres. Porte d'entrée de Connerré pour qui arrivait du nord, le Groseillier comptait plusieurs "magnifiques auberges" abandonnées suite au percement de la rue de Paris.



L'hôtel de ville et les bâtiments de l'ancien relais de poste puis gendarmerie.

14 RELAIS DE POSTE

Le grand bâtiment donnant sur le quartier du Groseillier est antérieur à la Révolution, mais les remaniements successifs rendent la datation difficile. Il correspond au corps principal de l'ancienne auberge Saint-Jean, qui fut peut-être auparavant celle du "Groisilier", qui aurait donné son nom faubourg. Le 24 janvier 1816, Jean-Julien Gourmy, maître de poste aux chevaux et maire de Connerré, achète l'auberge, "une maison avec

dépendances portant pour enseigne l'Image de saint-Jean dans le bourg de Connerré à l'embranchement des routes du Mans et de Vibraye, [...] distribuée au rez-de-chaussée une grande cuisine avec évier [...], un salon à manger à cheminée avec un vestibule, un petit cabinet, deux grandes caves sous solives avec escalier, 3 chambres à feu et 2 cabinets par le haut, grenier sur le tout, une écurie, des bâtiments, une cour de forme triangulaire avec un bâtiment construit à neuf et écurie [...]". Il y déplace le relais de poste qui semble avoir occupé, précédemment, la grande hôtellerie du Plat d'Étain située intra-muros.

Il faut attendre les années 1840 pour que la commune rachète l'ancienne auberge Saint-Jean pour en faire la gendarmerie. Les bâtiments sont remaniés et une tour d'escalier, qui ne figure pas sur le cadastre napoléonien de 1836, est ajoutée, s'inspirant manifestement de la Grand maison voisine. La gendarmerie reste dans ces locaux

L'ancienne gendarmerie avant les transformations de la 2^e moitié du XX^e siècle (collection particulière).



pendant plus d'un siècle. Suite à son déplacement en 1965, la municipalité décide d'élever dans la cour un nouvel hôtel de ville, selon les plans de l'architecte Philippe Gaubert : l'ancienne gendarmerie devient une annexe destinée à l'accueil des services médico-sociaux et des associations.

15 GRAND MAISON

Les origines de cet ensemble qui semble avoir porté le nom de "Grand maison", au 3-5 quartier du Groseillier, nous échappent encore totalement. Il s'agit vraisemblablement d'une demeure du XVI^e siècle, comme l'indiquent la forme aiguë de la toiture et la tour d'escalier postérieure. Les ouvertures ont connu de multiples remaniements : certaines, chanfreinées, peuvent dater de la construction ; d'autres, en arc segmentaire' délardé,

La cour des Victoires dans les années 1900, carte postale ancienne (collection particulière).



La Grand maison, élévation sur cour avec tour d'escalier ❶.



La Grand maison côté rue ❷.



La rue de Paris dans les années 1970 (Archives municipales de Connerré) ❸.

ainsi que la lucarne en bois, accusent le XVIII^e siècle. D'autres encore, à linteaux droits, ont été remaniées ou percées aux XIX^e et XX^e siècles. La propriété abritait l'auberge des Victoires au moins depuis le XVIII^e siècle. Suivant un acte de vente du 7 janvier 1787, la veuve de Pierre Caradret marchand aubergiste achète aux La Ronce la "Grand Maison" à Connerré. Les Caradret font agrandir les bâtiments d'écuries, d'étables et autres dépendances, donnant à la cour des Victoires (derrière la maison) ses dimensions actuelles. Les deux ailes de bâtiments perpendiculaires au logis principal ont été profondément remaniées, voire reconstruites, dès la 2^e moitié du XIX^e siècle pour y créer de modestes logements. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la cour des Victoires est un quartier défavorisé de mauvaise réputation.

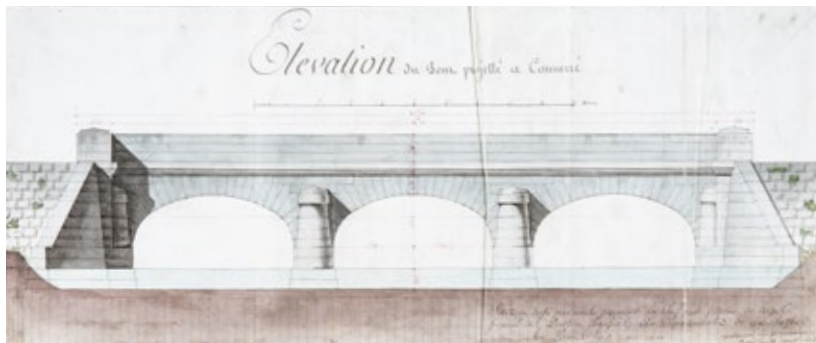
16 RUE DE PARIS

L'aménagement de la route royale entre Le Mans et Chartres, transforme complètement le visage du quartier est de Connerré, jusqu'ici peu urbanisé. Dans un premier temps, la route emprunte encore provisoirement les vieux ponts, débouchant ainsi sur la

place du Groseillier. Mais à partir de 1805, la construction du pont neuf et de la rue de Paris déporte la traversée de Connerré vers le nord et permet le développement d'un nouvel axe, selon le plan d'alignement dressé en 1824 (approuvé par ordonnance royale du 6 février 1827). Sur le plan cadastral de

La rue de Paris dans l'axe du clocher.





Plan du pont de la rue de Paris par Destourmeau, 1805 (Archives départementales de la Sarthe, 2 S 68).

1836, un premier tronçon de la nouvelle rue est déjà bordé de maisons. L'urbanisation de la rue de Paris, axe primordial jusqu'à la construction de la déviation en 1968, se prolongera tout au long des XIX^e et XX^e siècles. Son développement est assez considérable puisqu'elle s'étire aujourd'hui sur plus d'un kilomètre, jusqu'à la limite du territoire communal.

En descendant la rue de Paris, qui pointe en direction du clocher de l'église, plusieurs éléments sont à remarquer. Au n°73, l'ancien garage automobile Rambaldi, construit autour de 1930, présente une façade écran avec de discrets ornements art Déco. Le cimetière est aménagé un peu plus bas en 1832. Très dépouillé, son seul décor est la grande croix centrale en pierre à fût cannelé. Dans la partie basse de la rue, les maisons gagnent en hauteur et en ornementation : balcon en fer forgé, lucarnes, œil-de-boeuf à volutes, agrafes sculptées d'une lyre et d'un collier de harnachement...

17 FAUBOURG DE LA ROCHELLE

Le terme Rochelle pourrait signifier roche ou château, selon une toponymie largement admise : pourrait-il s'agir d'une évocation d'un mégalithe néolithique comme on en trouve plusieurs autour de Connerré ? Ou encore d'une référence à l'ancien château féodal de Connerré, que l'on situe communément sur l'île dite la Motte ? Le faubourg se développe le long d'un chemin en direction de la vallée de

Un détail Art déco de la façade de l'ancien garage Rambaldi.



Le faubourg de la Rochelle, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).



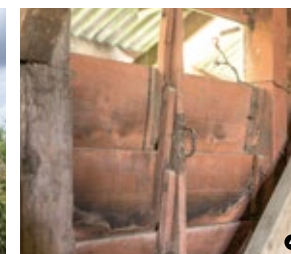
l'Huisne, parallèle au cours du Dué, aujourd'hui interrompu par le passage de la rocade. Composé de petites maisons et de jardins clos en bordure de la rivière, il conserve un cachet presque rural.

18 TANNERIES

L'activité du tannage à Connerré remonte au Moyen Âge, sans qu'on puisse la dater avec plus d'exactitude. Un document de 1455 mentionne "la rue de la tannerie". La "remembrance de la châellenie, fief et seigneurie de Connerré" (1613-1683) fait également référence à plusieurs tanneries. À l'occasion d'une enquête statistique de 1811, le maire de la commune écrit que les tanneries de Connerré existent "d'un temps immémorial" et étaient autrefois "une fabrique assez conséquente : on y en comptait 15 à 18" (de petites dimensions). On y produisait



Les tanneries en bord du Dué, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière) ❶. Le séchoir en briques de l'ancienne tannerie Dady du faubourg de la Rochelle ❷. Le séchoir en bois de l'ancienne tannerie Quatecous, derrière la rue Faidherbe ❸. Détail du système de ventelles orientables du séchoir de la tannerie Quatecous ❹.



un cuir de bonne qualité, fabriqué avec de la chaux puis avec du tan, c'est-à-dire de l'écorce de chêne broyée en poudre dans les moulins des environs. L'activité aurait beaucoup diminué à l'époque de la Révolution.

Au début du XIX^e siècle, le bourg compte trois tanneries, toutes dessinées sur le cadastre napoléonien de 1836 : une située rue de La Rochelle, rive droite du Dué, et deux autres derrière la rue Faidherbe, rive gauche. Les trois (deux subsistent partiellement, la troisième est démolie en 1880) sont étroitement liées aux Dady, principale famille de maîtres-tanneurs à Connerré à cette période. L'entreprise Dady démarre peut-être en 1776, avec l'acquisition par François Dady d'une tannerie provenant de la succession de Charles-

Nicolas Hermé, marchand tanneur. En 1876, Jérôme Dady, fait reconstruire le séchoir du faubourg de la Rochelle, visible depuis le pont : il s'agit d'un bâtiment en pan-de-bois hordé de brique, facilement reconnaissable. Un système de ventelles, planchettes de bois orientables laissant passer un courant d'air, permettait de faciliter le séchage des peaux. Cette tannerie, assez importante, comprenait onze fosses et quatorze cuves pour le trempage des peaux. De l'autre côté du Dué, moins visible, le séchoir en bois d'une seconde tannerie vendue par François Dady à Adolphe Quatecous, est reconstruit en 1885. La tannerie Quatecous, qui fonctionne jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, est la dernière en activité à Connerré.

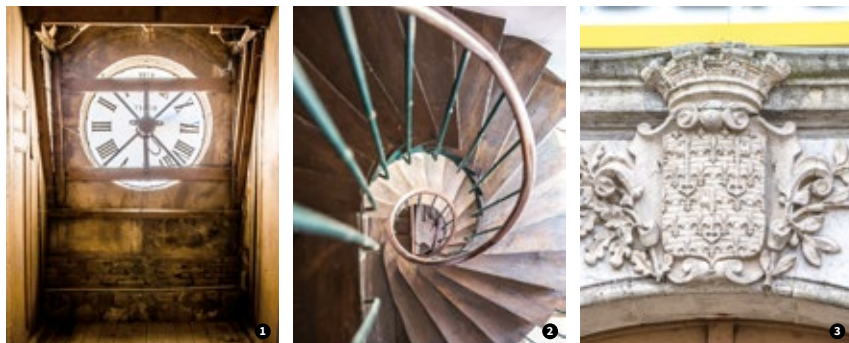
19 ANCIENNE MAIRIE

Cet emplacement (actuellement 2 rue Faidherbe) était occupé sous l'Ancien Régime par une auberge où pendait l'enseigne de l'Image, ou Image Notre-Dame (citée dès 1613). En 1781, une certaine Marie Garnier vend l'Image à Charles le Proust, fermier général du prieuré de Connerré, lequel la déclare ensuite au registre du terrier de 1787, mentionnant diverses chambres reliées par une galerie. Ce type d'aménagement, fréquent dans les anciennes auberges, a disparu à Connerré, sauf à l'arrière de l'ancien Plat d'Étain, actuellement 20-22 rue Faidherbe (non visible depuis la rue).

L'auberge est démolie et une nouvelle maison est construite dans les années 1840, dont subsiste la façade sur la rue Faidherbe. En 1908, la municipalité de Connerré cherchant une nouvelle mairie, profite de la mise en vente de la maison abritant alors une quincaillerie. Il s'agit en effet d'un emplacement

L'ancienne mairie au carrefour du Lion.





L'horloge publique dans les combles de l'ancienne mairie ❶. L'escalier de l'ancienne mairie ❷. Détail des armoiries de Connerré sculptées sur la façade ❸.

de choix pour l'hôtel de ville, à l'entrée du bourg en arrivant du Mans, à la proue d'un îlot donnant sur l'important carrefour du Lion. Deux projets de rénovation sont réalisés, par les architectes Berthelot et Ricordeau. Ce sont les plans d'Auguste Ricordeau qui sont retenus par la municipalité. Les travaux, comprenant l'aménagement de la mairie au rez-de-chaussée et d'une salle des fêtes à l'étage, sont réalisés entre juin 1909 et septembre 1910.

La principale transformation est la construction d'une façade dans le style solennel des édifices publics de la Troisième République. Elle présente une unique travée, une porte en anse de panier et une fenêtre en arc segmentaire, surmontées de l'horloge. Les angles et les ouvertures sont soulignés de chaînages harpés en calcaire, deux bandeaux et une corniche moulurée structurent la façade. Les armoiries de la ville (qui sont celles du chapitre du Mans, autrefois seigneur

de Connerré : d'azur semé de fleurs de lys d'or et de clefs d'argent) sont sculptées au-dessus de la porte, dans un écu placé sur un cuir découpé surmonté d'une couronne, entre deux rameaux de chêne et d'olivier. Aux angles de la façade, sous la corniche, sont placés deux médaillons richement ornés, portant les initiales RF pour République Française. La toiture présente une certaine complexité pour s'adapter au bâtiment de plan trapézoïdal, tributaire de la forme de la parcelle.

Emprunter le passage souterrain pour rejoindre le faubourg du Lion.

La maison transformée en mairie avant travaux, carte postale des années 1900 (collection particulière).



Le vieux pont sur l'Huisne au bout du faubourg du Lion en 1814, élévation et plan (Archives départementales de la Sarthe, 3 O 201).

20 FAUBOURG DU LION

C'est l'ancien hôtel du Lion d'Or, situé intra-muros contre la porte de ville donnant sur l'ancien grand chemin du Mans, qui a donné son nom à la porte et au faubourg qui s'est développé dans son prolongement. L'ancien chemin du Mans et celui de Tuffé, traversant l'Huisne sur un vieux pont en pierre, débouchaient dans ce faubourg, principale porte d'entrée de Connerré. Le quartier, alors peu bâti, semble s'assoupir après la création de la route royale qui l'évite, le pont étant à la même époque partiellement ruiné et impraticable, remplacé par un passage à gué dangereux qui entraînera nombre d'accidents. C'est l'arrivée du chemin de fer, en 1854, qui sort le quartier de sa torpeur : avec



Le café de l'Ouest démolì en 1939 pour agrandir le carrefour du Lion, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière) ❶. Un détail d'une façade du faubourg, à motifs en losanges de briques ❷. Une maison à pan coupé du faubourg ❸.

l'implantation de la gare de Connerré-Beillé, au-delà de l'Huisne, sur la ligne Paris-Brest, la reconstruction du pont, jusqu'ici totalement négligée, devient une priorité. En l'espace de deux ans seulement, en 1858-1859, le pont est

L'ancien hôtel du Lion d'Or, carte postale du début du XX^e siècle (collection particulière).



Le presbytère ❶. Détail d'une cheminée du presbytère, XVIII^e siècle ❷.

reconstruit, le faubourg reçoit son plan d'alignement, des bâtiments formant un étranglement au carrefour du Lion sont abattus. C'est alors que se constitue le quartier tel que nous le connaissons aujourd'hui, avec une continuité de bâtiments sur plus de 300 mètres.

D'après les recensements, les habitants du faubourg sont, jusqu'au début du XX^e siècle, des artisans, principalement des tisserands (très présents dans tous les faubourgs de Connerré), des journaliers et cultivateurs. On relève également la présence de nombreux employés du chemin de fer, liée à la proximité de la gare. Bien que l'activité agricole recule à mesure que le faubourg se développe, celui-ci demeure un quartier artisanal,

puisqu'on n'y trouve aucune industrie à l'inverse des autres faubourgs de Connerré.

21 PRESBYTÈRE

Curieusement situé à bonne distance de l'église, le presbytère se trouve toujours aujourd'hui au 3 rue de la Gare. Bien qu'un presbytère soit cité dès 1100, la charge de la paroisse aurait été ensuite assumée par les moines du prieuré, avant qu'un curé soit à nouveau établi à Connerré, semble-t-il au XV^e siècle. Un nouveau presbytère fut alors construit, semble-t-il déjà à cet emplacement. Si la volumétrie et les façades actuelles de la demeure pourraient dater de la fin du XVIII^e siècle, il s'agit vraisemblablement d'un édifice plus ancien reconstruit ou très remanié.

Le presbytère ❶. Détail d'une cheminée du presbytère, XVIII^e siècle ❷.



En effet, un plan de 1771 indique, sur la façade postérieure, une excroissance qui pourrait peut-être correspondre à une tour d'escalier, évoquant les logis des XV^e-XVI^e siècles. Le presbytère est amputé de ses domaines fonciers à la Révolution et sert très temporairement de caserne pour la gendarmerie à cheval, avant d'être restitué au curé pour ne plus changer d'affectation par la suite.

Le corps de bâtiments, orienté à l'est, comprend un logement, une remise et une grange, le tout couvert de toits à longs pans et à croupes. La maison compte quatre travées sur chaque façade ainsi qu'une corniche de briques. Les ouvertures, en arc segmentaire, présentent un appui en pierre de taille et un encadrement de briques. Le comble est éclairé par deux lucarnes en bois.

22 ÉCOLE DE GARÇONS

Il faut attendre 1847-1848 pour que la commune procède à l'acquisition de maisons à l'entrée du faubourg du Lion pour y installer l'école des garçons. L'histoire de l'école Jean Rostand (16-18 rue de la Gare) est celle d'une école toujours trop petite au vu de la croissance de la population de Connerré, elle sera sans cesse agrandie aux XIX^e et XX^e siècles. En 1874, la municipalité fait procéder à sa démolition complète pour en construire une nouvelle plus spacieuse, selon les plans de l'archi-



Le logement des instituteurs de l'école de garçons ❶. Les bâtiments d'école depuis la cour ❷. Les plans d'un projet de surélévation des classes non réalisé, par R. Gagnault en 1937 (Archives départementales de la Sarthe, 1 FP 126) ❸.

tecte Pascal Vérité. La première pierre est posée le 8 avril 1875, les travaux sont terminés et acceptés début 1876. La nouvelle école comprend la grande maison d'habitation à trois travées et à toiture brisée (dont une pièce est réservée à la mairie) ainsi que les deux salles de classe accolées, toujours visibles aujourd'hui.

Rapidement, les bâtiments s'avèrent de nouveau trop exigus : en 1881, le conseil municipal décide d'agrandir le logement dans une des classes et de construire deux nouvelles salles de classe et un préau dans la cour. Toutefois, les ressources nécessaires manquent : on se contentera donc, en 1891, de convertir la salle de mairie en classe, la mairie étant transférée dans un local provisoire. En 1931, une quatrième classe de garçons doit



être ouverte à l'école de Connerré. L'architecte départemental Paul Grosch, puis son successeur Cagnault, sont sollicités pour étudier le projet d'une surélévation du bâtiment des classes, mais le devis est trop élevé. Il faut attendre 1938 pour que la commune achète la maison voisine, actuellement 18 rue de la Gare (maison reconstruite en 1873 d'après les matrices cadastrales) pour loger les instituteurs adjoints.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, de nouvelles classes, peut-être provisoires, sont édifiées dans la cour de l'école et payées par le service des Réfugiés, mais détruites par un incendie le 15 novembre 1947. Le projet de reconstruction d'un bâtiment à usage de salles de classe, vestiaire, cuisine et réfectoire est confié par la commune

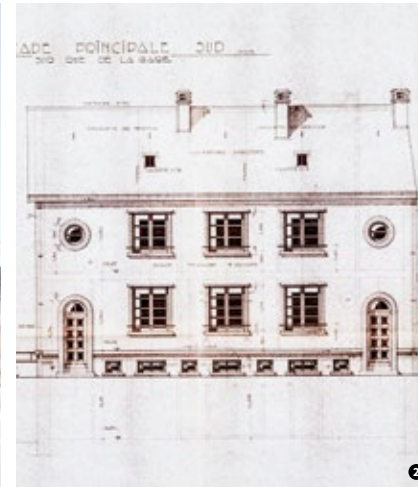


Les anciens bains-douches ❶. Plan de l'élévation des bains-douches, par Raymond Baroin, 1953 (Archives départementales de la Sarthe, 83 W 24) ❷.

à l'architecte Raymond Baroin. Les travaux, divisés en six lots, sont lancés en 1949 (Louveau et Corbin pour la maçonnerie, Fouquet pour la charpente) et inaugurés le 15 juillet 1950. La mixité n'est mise en place dans les écoles primaires de Connerré qu'en 1963.

23 BAINS-DOUCHES

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, la municipalité de Connerré décide de doter la commune d'un dispensaire et de bains-douches. L'emplacement d'une maison de la rue de la Gare, détruite par un bombardement, est envisagé pour la construction, mais le projet est suspendu dans l'attente de l'estimation des dommages de guerre. Une autre maison dans la même rue, léguée par



M. Georges Meillant à la commune, est finalement choisie pour être démolie et laisser place au dispensaire. Les plans et devis sont dressés en 1953-1954 par l'architecte Raymond Baroin du Mans. Les travaux de construction sont adjugés en février 1955 et la réception définitive du bâtiment est prononcée en 1958.

L'édifice de plan rectangulaire, situé au 50 rue de la Gare, compte trois niveaux d'élévation. Le soubassement abritait les douches et salles de bain, au rez-de-chaussée se trouvaient la salle d'attente, la salle de consultation et une annexe, ainsi que les pièces à vivre du logement du médecin, l'étage accueillait le reste de l'habitation (chambres, cabinet de toilette et débarras). La façade principale présente cinq travées d'ouvertures soulignées d'enca-

drements de briques. Les deux travées latérales comprennent chacune une porte en plein cintre surmontée d'un oculus. L'ensemble comprend également, près du Dué, une ancienne buanderie et un lavoir.

24 AVENUE CARNOT

Il s'agit de l'ancienne route royale établie à la fin du XVIII^e siècle, qui allait considérablement modifier le visage du bourg de Connerré. Des maisons s'y établissent tout au long des XIX^e et XX^e siècles. La perception qui nous en est donnée a été largement bouleversée par les aménagements destinés à faciliter et sécuriser la circulation. La principale modification est l'établissement de la rocade dans le prolongement de l'avenue. En effet, avec la généralisation de l'automobile, le carrefour du Lion, virage serré en bas d'une forte pente, devient particulièrement accidentogène. Les maisons du carrefour sont très régulièrement heurtées de plein fouet et plusieurs morts sont à déplorer. Aussi, dès les années 1930, l'administration étudie plusieurs projets pour une déviation complète du bourg. Un accident particulièrement violent, le 8 juillet 1938 (un camion-citerne s'écrase sur une maison, tuant deux personnes), marque fortement les esprits et accélère les procédures. Toutefois, faute de moyens suffisants et par peur de nuire au commerce local,



L'accident de 1938 en bas de l'avenue Carnot (Archives départementales de la Sarthe, 2 S 672).

on ne procède qu'à l'élargissement du carrefour, avec l'expropriation et la démolition de plusieurs bâtiments, notamment le Café de l'Ouest, dont la saillie sur la voie publique était très importante (1939).

Il faut attendre les années 1968-1969 pour voir finalement la concrétisation du projet de déviation et en finir avec la "tragique réputation" du carrefour de Connerré. Plusieurs maisons sont à nouveau démolies pour permettre le franchissement du Dué dans le pro-

longement de l'avenue Carnot. Large brèche (plus de 30 m) dans le bourg, la route sépare désormais très distinctement le faubourg du Lion du reste de l'agglomération. Vitrine de la ville, la médiathèque et salle de spectacle La Passerelle est édifiée en 2015 par les architectes Lionel et Laurent Vié (Angers), à l'emplacement d'une maison bourgeoise du XIX^e siècle.

Plusieurs maisons de l'avenue sont à remarquer, à commencer par une série de dix modestes logements ouvriers

(du n°25 au n°41), construits au début du XX^e siècle, au niveau du pont surplombant l'ancienne voie ferrée. Les façades sur rue sont assez austères, mais les décrochements réguliers des toitures à cause de la pente, ainsi que les lucarnes des façades sur cour, offrent un certain pittoresque. Plus bas, au n°5 de l'avenue, une maison bourgeoise, coiffée pour sa partie centrale d'un toit en pavillon (à quatre pans égaux), est parfois appelée "le petit château de Connerré". Elle a été construite en 1898 par la famille Beaufiles, dont un membre, Michel, fut élu maire de Connerré en 1945 et a laissé son nom à une rue du bourg. De taille relativement modeste, elle se distingue néanmoins par l'élaboration de ses toitures et ses décors, alternant brique et pierre de taille.

Avec prudence, traverser l'avenue Carnot ou bien emprunter de nouveau le passage souterrain, pour regagner le point de départ.

L'avenue Carnot ❶. La maison Beaufiles ❷. La salle de spectacle et médiathèque la Passerelle construite en 2015 ❸.



ROGER VERDIER
(1899-1995)

Né à Connerré le 11 janvier 1899, élève au lycée du Mans qu'il quitte sa classe de troisième achevée, Roger Verdier est un autodidacte de la recherche. En parallèle d'une vie professionnelle assez chaotique, où il s'essaie à divers métiers, il consacre plus de soixante années de sa vie à étudier l'histoire du Maine, sa toponymie, ses antiquités, sa culture, ses traditions, sa langue, son folklore. Il publie lui-même plusieurs livres concernant notamment les sites de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge en Sarthe. Il a laissé son nom à une rue du bourg de Connerré. Tour à tour prospecteur, archéologue, linguiste, écrivain, conteur, il édite de nombreux ouvrages manuscrits accompagnés de dessins, au premier rang desquels d'importants volumes consacrés à la période gallo-romaine et aux mottes et fortifications en terre dans le Maine. Il reçoit en 1989 le neuvième prix Albert-Dauzat pour l'Onomastique française.

❶ Roger Verdier photographié en 1985 (collection Alain Rocheron).

LEXIQUE

Abside : extrémité saillante d'un bâtiment, en demi-cercle ou polygonale, généralement d'une église (derrière le chœur).

Agrafe : ornement en relief mouluré semblantagrafer les moulures d'un arc.

Arc segmentaire : (ou arc surbaissé) arc couvrant une baie fait d'un segment de cercle inférieur au demi-cercle.

Art Déco (architecture) : mouvement artistique des années 1910 à 1930 caractérisé par une certaine stylisation et géométrisation des formes à des fins essentiellement décoratives.

Art Nouveau (architecture) : mouvement artistique de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle caractérisé par son refus de l'académisme, l'inspiration de la nature et l'esthétique des lignes courbes.

Chapitre : assemblée de clercs appelés chanoines, attachés au service d'une cathédrale, d'une collégiale ou d'une basilique.

Courtine : dans l'architecture militaire, pan de mur d'enceinte entre deux tours.

Cuir : motif ornemental en forme de cuir ou de métal découpé aux rebords enroulés, support fréquent pour des armoiries.

Fabrique : organisme regroupant des paroissiens (laïcs et religieux) chargés d'administrer les biens de la paroisse et en particulier de gérer la construction et l'entretien de l'église.

Fief : bien, revenu ou terre concédé par un seigneur à son vassal.

Gothique (architecture) : style architectural né en Ile-de-France et utilisé de la fin du XII^e au début du XVI^e siècle, caractérisé notamment par l'emploi de l'arc brisé, de la voûte sur croisée d'ogives et de l'arc boutant. Il inclut plusieurs

courants tels que le gothique rayonnant ou le gothique flamboyant, se démarquant essentiellement par la forme des baies.

Lambrequin : ornement découpé en bois ou en métal fixé en bordure d'une toiture ou au linteau d'une baie.

Néogothique (architecture) : style architectural en vogue en France dans la 2^e moitié du XIX^e siècle, mettant à l'honneur les formes et les décors de l'architecture gothique de la fin du Moyen Âge, caractérisée notamment par l'arc brisé et la voûte sur croisée d'ogives.

Pinacle : partie supérieure d'un élément architectural, généralement en forme de pyramide effilée, récurrente dans l'architecture gothique ou néogothique.

Prieuré : dépendance d'une abbaye, comprenant un petit nombre de moines (ou moniales) placés sous l'autorité d'un prieur (ou d'une prieure), lui-même subordonné à l'abbé.

Retable : du latin *retro tabula altaris* qui signifie en arrière de l'autel. Décor architectural vertical formant la contre table de l'autel d'un édifice religieux, il comprend généralement un cadre et, au centre, un tableau ou un décor sculpté.

Romane (architecture) : style architectural apparu au X^e siècle et en vigueur jusqu'à l'avènement du gothique à la fin du XII^e siècle. Il se caractérise notamment par l'emploi de la voûte en berceau, la voûte d'arête et la baie surmontée d'un arc en plein cintre.

Shed : type de couverture des bâtiments industriels, présentant un profil en dents de scie, alternant pente faible et pente forte vitrée.

Terrier : registre, accompagné de plans, contenant la description des terres dépendant d'une seigneurie.

“EN DÉCEMBRE 1862, LORS DE L’OUVERTURE DE LA PLACE À L’EMPLACEMENT DU CIMETIÈRE ABANDONNÉ DEPUIS 25 ANS, DES SARCOPHAGES EN PIERRE FURENT DÉCOUVERTS, DONT L’UN EN ROUSSARD, D’AUTRES EN CALCAIRE COQUILLIER. UNE DIZAINE DE PLAQUES, BOUCLES OU FIBULES FURENT EXTRAITES DES TOMBES, AVEC UNE PERLE DE VERRE BLEU (...). AINSI, CONNERRÉ, DANS L’ANTIQUITÉ, ÉTAIT TRÈS HABITÉ, ET PAS PAR N’IMPORTE QUI...”

Roger Verdier, *La Cénomanie gallo-romaine*, t. III, Le Mans : éditions du Racaud, 1984, p. 156

Fondé en 1964 par André Malraux, l’Inventaire général du patrimoine culturel a pour mission de “recenser, étudier et faire connaître” le patrimoine urbain, architectural, artistique et mobilier de la France. Depuis 2004, cette compétence a été transférée aux Régions.

Ainsi, la Région des Pays de la Loire poursuit cette mission sur l’ensemble du territoire régional, en partenariat avec les communes et leurs groupements, les Départements, les Pays.

Les résultats des études d’inventaire réalisées forment des dossiers largement documentés sur les œuvres retenues accessibles à tous.

Situé au nord-est de la Sarthe, le Pays du Perche Sarthois forme un territoire de transition et de diversité à la limite des aires géographiques du Maine, de la Normandie et du Val de Loire. Il offre une mosaïque de paysages, des collines du Perche au plateau calaisien, dont il résulte une grande variété architecturale.

Depuis 2006, le Pays mène, en partenariat avec la Région des Pays de la Loire, l’inventaire du patrimoine de son territoire. En 2017, une nouvelle étude a été engagée afin d’étudier les bourgs, à travers leur morphologie, leur architecture et leurs relations avec l’espace rural.

Retenu parmi onze autres bourgs pour une étude approfondie, Connerré est une ancienne cité close positionnée sur un carrefour très important. Lieu de passage et d’étape, malmené par les guerres et les incendies, le bourg s’est considérablement transformé et développé au cours des XIX^e et XX^e siècles mais conserve un patrimoine varié, notamment industriel.

Ce circuit vous propose de partir à la découverte d’une partie de ce patrimoine identifié pendant l’inventaire. Majoritairement privés, les lieux présentés sont plus ou moins visibles de la voie publique. Merci de ne pas pénétrer à l’intérieur des propriétés et de respecter l’intimité des habitants.

Pays d’art et d’histoire du Perche Sarthois
24 avenue de Verdun, 72400 La Ferté-Bernard
02 43 60 72 77 / perche-sarthis@orange.fr
www.perche-sarthis.fr  

Mairie de Connerré
Rue de l’Abreuvoir, 72160 Connerré
02 43 89 00 66 / mairie@connerre.fr

